L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI MATIN, 14 JUIN.

FEUILLETON.

UN MARIAGE TRAGIQUE

PAR

ERNEST DAUDET.

XXVI.

DU PLAN QUE MIGUELIN ARRETA ET COMMENT ROGER LE FIT ÉCHOUER.

Quand Miguelin entra dans la bibliothèque où l'attendait le juge d'instruction ce dernier était toujours assis dans son fauteuil devant la cheminée, les jambes étendues, les pieds sur les chenets, assoupi, bercé par le silence qui régnait dans cette vaste pièce et que troublait seule la crépitation des bûches consumées par la flamme.

Au bruit que fit Miguelin, le juge se leva brusquement et fit quelques pas à sa rencontre en le regardant. Le visage de Miguelin était pâle, défait, portait la trace de ses préoccupations et de l'insomnie.

— Etes-vous souffrant, monsieur ? demanda Mouchonnet avec bienveillance.

— On le serait à moins. Avoir sans cesse devant les yeux le spectacle de deux femmes désolées... Je ne peux plus et si vous le permettre.....

Il n'achèva pas et s'assit dans le fauteuil resté vide, en face de celui qu'occupait Mouchonnet. Ce dernier l'imita.

Vous avez manifesté le désir de me parler, reprit Miguelin.

— Oui, j'ai manifesté ce désir et si je ne vous remercie pas de vous y être rendu, c'est que je n'ai eu d'autres desseins en vous appelant, que celui de vous rendre service.

— Je vous en sais gré.

La situation est grave, monsieur, continua Mouchonnet après une pause ; je ne peux vous le cacher. Les charges qui pèsent sur votre neveu sont terribles. En admettant même qu'il ne soit pas coupable, toutes les apparences sont contre lui, et plus on fouille cette affaire pour en faire jaillir la vérité, ainsi que c'est mon devoir, plus les détails que je recueille me paraissent accablants pour M. Roger Livorie. J'arrive aux colliges, je n'en sais pas un qui n'eût trouvé déjà sa culpabilité suffisamment démontrée et ne l'eût à cette heure renvoyé devant la chambre des mises en accusation. Cependant, je vous ai si convaincu de son innocence, que j'ai voulu vous interroger une fois encore, faire appel à votre raison, à vos souvenirs et vous demander sur quels faits se base votre conviction. Parlez moi, éclaircissez-moi ; je ne demande que la lumière.

— Eh ! monsieur, que voulez-vous que je vous dise ? Je n'ai pas de preuves à opposer à celles où vous puisez votre opinion. Si j'en avais, voici longtemps qu'elles auraient passé sous vos yeux. Non, je n'en ai pas. Mais, je connais mon neveu ; il ne se peut une loyauté plus solide que la sienne, un courage plus éprouvé. Il a donné vingt fois la preuve de l'une et de l'autre. Comment, pourrais-je admettre, comment pouvez-vous admettre vous-même, qu'un tel homme a pu commettre l'abominable crime que vous lui imputez ?

— Assurément, s'il ne s'agissait que de le juger sur son passé, la justice, je le déclare, perdrait ses droits. Oui, ce passé est honorable ; j'en ai fouillé tous les replis et je n'ai pas trouvé le moindre fait de nature à en ternir la pureté. La vie de M. Livorie est tout un grand jour ; sa réputation sans tache. Mais, ce n'est pas du passé qu'il s'agit ; c'est du présent, d'un crime commis sans préméditation, je veux le croire, et néanmoins dans le but de donner la mort. Or, quand la justice est en face d'un fait de cette nature, enveloppé de mystère, quel est son premier souci ? C'est de rechercher le mobile, l'intérêt, c'est de se demander à qui profite, à qui aurait profité la mort de la victime. C'est une enquête de ce genre qui m'aurait conduit en tout état de cause, à soupçonner votre neveu. On l'a vu sur le théâtre de l'événement. Il avoue, il est contraint d'avouer qu'il y était, quelques minutes avant le moment où M. de Morancé a été atteint, et pour expliquer l'emploi de son temps, prétend, au retour à Dombre, il ne peut qu'alléguer la longueur de la route. Cette route, je l'ai parcourue moi-même en une demi-heure. Il a fallu plus d'une heure à M. Roger Livorie. Voilà donc deux faits à sa charge ; mais, il en est un troisième qui confirme les deux autres : c'est le témoignage de M. de Morancé. Ce n'est point une allégation vague, mais une affirmation.....

Mouchonnet s'arrêta pour juger de l'effet de sa démonstration.

— Je reconnais la valeur de ces arguments, répondit Miguelin. Cependant, je ne les crois pas irréfutables. Mon neveu a été vu sur le théâtre de l'événement. Je ne le nie pas ; le fait est naturel. Il voulait se rapprocher de sa cousine. Il ne pouvait la voir en ma présence, et pour parvenir à ses fins, il alla nos traces, prêt à profiter d'une occasion propice. Cette occasion se présente. Il parle à ma fille ; puis il disparaît, non pour aller commettre un crime, mais pour retourner à Dombre. Il y retourne en effet. On lui objecte, il est vrai, la longueur du temps qu'il emploie à ce trajet. Mais, cela ne s'explique-t-il pas ? Il a faim en route ; il s'est égaré à la poursuite du gibier ; une heure se passe vite ainsi, ne le croyez-vous pas ? Il y a la déclaration du comte. Soit ! mais, à raisonner par déduction, ne pensez-vous pas que, même en face de l'affirmation de M. de Morancé, on ne doit pas oublier que l'accusation formulée par lui le débarrasse, si les juges la croient, d'un rival dangereux. A ce titre, n'y a-t-il pas lieu de la croire suspecte ?

— Non, puisque M. de Morancé avait le droit de se considérer comme le futur époux de votre fille. N'êtes-vous pas engagé envers lui ?

— Moi, oui ; mais ma fille, non. Elle se refusait à ce mariage, et il faut bien que vous ne l'ignoriez pas. Elle aimait son cousin, son cousin seul. Je le sais. M. de Morancé le savait aussi, et néanmoins il profitait de son influence sur moi pour s'imposer à Juliette. Qui vous dit qu'il n'a pas été blessé par accident, et qu'il n'ait voulu profiter de sa blessure pour déshonorer Roger et assurer ainsi son propre mariage avec ma fille ?

— Vous prêtez à M. de Morancé un rôle bien odieux. Il y a sa parole qui vous réfute.

— Pourquoi y croyez-vous, puisque vous n'ajoutez pas foi à celle de mon neveu ? Est-ce parce que ce dernier est accusé que son affirmation perd sa valeur.

La question ne laissait pas d'être embarrassante. Elle désarçonna Mouchonnet qui resta silencieux, cherchant à se remettre, à l'aide d'un argument qu'il ne trouva pas.

— Mon Dieu, dit-il alors, je reconnais que, présenté par un habile avocat, ce raisonnement peut émouvoir un jury. C'est un bon système de défense. Mais il n'est pas suffisant pour l'instruction, qui tient compte de tout et fait tant concourir à l'objet principal de l'accusation tous les éléments accessoires et ne se contente pas d'affirmations, quelque énergiques qu'elles puissent être.

— Vous vous contentez cependant de celles de M. de Morancé.

— Parce que, quoique je doivedans l'exercice de mes fonctions perdre le souvenir des relations que j'ai eues avec les personnes appelées devant moi, à un titre quelconque, il m'est cependant difficile d'oublier que je connais M. de Morancé depuis quinze ans et qu'il est incapable d'une infamie.

— Le témoignage d'hommes moins respectables que vous s'élèvera en faveur de mon neveu, et si, lorsque l'heure viendra pour les juges de mettre en présence deux paroles contradictoires et de choisir entre elles, on compare la conduite passée de chacune des parties.....

— Oh ! je vous vois venir, répliqua finement Mouchonnet, il y aura au moins égalité et, contre votre argument, je n'invoquerai d'autre autorité que la vôtre.

— La mienne !

— Sans doute. Vous professez une telle estime pour M. de Morancé que vous lui donnez la main de votre fille après l'avoir refusée à votre neveu.

Ce fut au tour de Miguelin de rester interdit. Il ne sut que répondre. L'argument était sans réplique.

Un sourire passa sur les lèvres du juge d'instruction, et fut réprimé aussitôt. Il tenta, la joie d'un triomphe.

Il se leva, passa devant Miguelin silencieux, et marcha de long en large pendant quelques minutes.

Puis, s'arrêtant tout à coup devant son interlocuteur :

— Cette dissertation est sans objet. Vous m'avez parlé comme un avocat ; je me suis mis dans la peau du ministère public et j'ai répliqué. Mais ce n'est point pour cela que je vous ai fait venir. Je voudrais, je vous supplie de le croire, aboutir à une ordonnance de non-lieu. Ce jeune homme peut avoir cédé à un mouvement de jalousie et de colère ; mais, assurément, ce n'est pas un criminel, et quand je pense aux conséquences de l'accusation qui pèse sur lui ! tentative exécutée dans le but de donner la mort, c'est le baigner !

—Sauver le, monsieur, sauvez-le ! s'écria Miguelin. Ah ! si vous saviez ce que vaut la gratitude d'un homme tel que moi !

—Je ne songe qu'à remplir mon devoir ; mais je sais y mettre de l'humanité. Le sauver ! Je le voudrais, s'il est innocent. Mais la déclaration du comte est là. Elle me, elle s'impose ; il la maintient. Il [illegible] instante, M. Roger Livorie [illegible] en sa présence.....

—Roger est venu !

—Il est venu et reparti. Une confrontation était indispensable. Elle a eu lieu. M. de Morancé a formulé de nouveau, mais devant l'accusé cette fois, son affirmation avec une énergie plus accentuée que jamais, et si la suite de l'instruction ne modifie par la physionomie de cette affaire, je serai obligé de poursuivre ma tâche jusqu'au bout.

—C'est affreux ! murmura Miguelin, en cachant son front dans ses mains.

—J'avais pensé, reprit Mouchonnet sans s'arrêter à ce cri de douleur, que mademoiselle Miguelin pourrait aider à la recherche de la vérité. J'ai hésité jusqu'à ce jour à la faire comparaître. Je redoute de la mêler à cette affaire ! Ce serait lui imposer une souffrance si grande ! Mais ici, sans caractère officiel, un simple entretien.....

—Vous voulez l'interroger ? s'écria Miguelin en se levant vivement. Elle ne vous dira rien que je n'aie déjà dit, elle ne fera rien de plus.

Son geste, son [illegible] avant la [illegible] était [illegible] froid ? Etait-il agité ?

—N'interrogez pas ma fille, je vous en supplie !

Le juge le regarda surpris, et Miguelin, malgré son trouble, devina son étonnement. Mouchonnet semblait ne pas comprendre que sa demande eût causé un si grand émoi.

(A continuer.)

Médicaments.

NEW-FOUNDLAND BITTER.

CE BITTER est très [illegible] par couleur claire et limpi[illegible] agréable et aromatique, [illegible] ment amère et son action [illegible] excitante et générense. Il [illegible] gie vitale qui manque son [illegible] l'estomac, le sang et le [illegible] veille la société de la [illegible] puissance au système [illegible] richesse du sang. [illegible] grand nombre de [illegible] avoir d'autres [illegible] de bien se porter.

Ceci est un Apéritif.

et sera reçu par [illegible] sont si [illegible] nous [illegible] avant la [illegible] dont l'heureux [illegible] pour [illegible] embarras d'estomac, les crampes souvent [illegible] douloureuses et si [illegible] tateurs pour les [illegible] dans cette [illegible] aussi être [illegible] et [illegible] pâles couleurs.

Détruire les Maladies

enracinées de l'estomac, les [illegible] début et surtout les prévenir est une propriété incontestable que toutes les personnes honnêtes et dignes de foi reconnaissent au NEWFOUNDLAND BITTER.

Pour la Poitrine

et pour les nombreuses affections des poumons, il agit sûrement par son action excitante et cependant en même temps. Il supprime plus de forces à la respiration, calme la toux, fait cracher plus facilement dans les rhumes qui datent de longtemps, et fait disparaître les points douloureux qui accompagnent dans les maladies le devant de la poitrine.

Le Sang

est le suc nourricier, la chair coulante qui, comme dans toute l'économie fécondient les organes, donne à ces derniers force et vie. Plus le sang contient de globules plus il est riche. Mais ces globules et toutes les autres parties sang se forment au défaut des aliments. De même que le fermier qui veut ensemencer son champ cherche et trouve dans son grenier les graines qu'il lui faut pour les confier à la terre qui les lui rendra au centuple, de même le sang puise dans les aliments sa richesse et sa force. Mais pour que les aliments [illegible] sang riche, il faut qu'ils soient [illegible] légers, bien élaborés. Elaborer et digérer [illegible] ments, tel est le rôle de l'estomac. Si le [illegible] ne peut être cultivé son champ, [illegible] naserra. De même si l'estomac est malade il digérera mal ou pas du tout. Le cerveau met le champ dans de bonnes conditions pour faire une bonne récolte. Le NEWFOUNDLAND BITTER fortifie l'estomac dans les meilleures conditions indispensables pour avoir de l'appétit et bien digérer. Le laboureur récolte du blé, du maïs, du coton ou du sucre ; celui qui, grâce au NEWFOUNDLAND BITTER a un bon estomac récolte sa santé, la force, le sang vif, les mouvements libres.

Quelle est la récolte qui vaut le mieux !

Quand les digestions sont rapides et bien faites le sang devient plus riche.

Aussi les Femmes Nerveuses

anémiques ou chlorotiques, les jeunes filles pâles et ayant des palpitations de cœur, celles surtout qui ne sont pas encore femmes, et qui tous les mois éprouvent de fortes coliques et de vives douleurs dans les reins, devront prendre quatre fois par jour du NEWFOUNDLAND BITTER. La rapidité avec laquelle agit le NEWFOUNDLAND pour activer le retard de certaines jeunes filles est vraiment remarquable, et beaucoup de douleurs malades tous les mois doivent à ce bitter de ne plus rien éprouver. Cette action stimulante nous a été confirmée par trop de personnes de dignes de foi pour que nous ne prenions pas la liberté de l'annoncer aux dames et aux jeunes filles, certains que nous sommes de leur rendre le plus grand service.

Les Habitants des Campagnes

minés par la fièvre, ayant la tête grosse, le sang pauvre, devront, s'ils ont la fièvre depuis longtemps, et s'ils n'ont pas pu la couper par le quinine, essayer le NEWFOUNDLAND BITTER.

Nous connaissons des hommes très respectables qui nous ont dit ne s'être guéris qu'avec le NEWFOUNDLAND BITTER de fièvres très tenaces. Cela ne nous étonne pas, car le bitter contient des substances anti fébriles, et si on augmente la dose on est sûr de couper les fièvres et de se guérir radicalement.

Les habitants des campagnes qui sont privés de viande et de légumes frais, ceux qui boivent une eau croupissante et odorante, ceux qui se nourrissent de viande salée ou de riz, tous ces gens-là devront prendre tous les jours du NEWFOUNDLAND BITTER, qui soutiendra leur force et leur énergie et combattra l'action mauvaise de leur nourriture et du milieu dans lequel ils se trouvent.

Les personnes qui ont l'habitude de boire dans les bar et celles aussi qui par leur gêne d'affaires sont obligées de boire plus souvent qu'il ne faudrait pour leur santé, feront bien d'adopter comme liqueur de prédilection le NEWFOUNDLAND BITTER.

Jamais ce puissant tonique n'altérera ni ne brûlera leur estomac, et après son usage ils n'éprouveront ni envie de vomir le matin, ni langue sèche, ni haleine puante ; ils n'auront ni perte d'appétit, aucun de ces symptômes enfin qui deviennent quelquefois si graves et qui attendent bien [illegible] tard ceux qui boivent en trop grande quantité des liqueurs fortes.

Exciter l'appétit, fortifier l'estomac, enrichir le sang, voilà la devise du NEWFOUNDLAND BITTER.

22 sept—GP

BANQUE DU PEUPLE.

Nouvelle-Orléans, 6 janvier 1873.

LE CONSEIL des Directeurs et les officiers de cette Banque comprenant les personnes suivantes :

A. SOCOLA — JOS. DAVID,
F. JAUFROID, — G. W. DUNBAR,
M. BERWIN, — R. ENGLAND,
N. A LLAMBIAS, — J. K. GOURDAIN.
R. M. DAVIS, Président.
NUMA LANDRY, Caissier

17 nov—D

The People's Insurance Company
OF NEW ORLEANS.

Bureaux : rue St-Pierre No 5
(Maison Fontalba),

Assure contre les Risques de Feu, Rivière et Marine.

R. M. DAVIS, Président.
A. SOCOLA, Vice Président.
A. ESTRANGE, Secrétaire.
Comité de Finance :
A. Socola, Jos. Mizi,
N. A. Llambias, Ernest Fragot,
B. Saloy.
Directeurs :
R. M. Davis, A. Haber,
A. Socola, R. Dumoutre,
D. Burthe, N. Cambon,
J. K. Gourdain, P. H. Monsseaux,
N. A. Llambias, Frank Fragot,
Jos. Davis, V. Bastarache,
F. Jaufroid, F. Sauvageau,
J. J. Reiss, B. Saloy,
G. L. Favre, E. Rillet,
F. Sancho, J. B. Olivet,
E. Mansuy, Jos. Mizi,
M. Berwin, M. Dreyfous.
11 juin CP—GP

L'EQUITABLE,

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE, DES ETATS-UNIS.

(The Equitable Life Insurance Society of the United States.)

Succursale, rue du Camp 25, Nlle-Orléans.

Assurements..... $10,495,252 25.
Revenu annuel..... 4,000,000 00.

Excédent, $6,500,000 17.

Nouvelles affaires de 1872, $21,811,000, dépassant la somme de toutes les nouvelles affaires enregistrées dans le monde entier.

A. H. GUYER, Agent-Général.
Agent-Général pour la Louisiane et le Sud, Mississippi.

—GP

VAPEURS.

[illegible] GENERALE
[illegible] POUR LA FRANCE.

Les Vapeurs de la Malle de la Compagnie [illegible] partiront entre New York et le Havre, directement à Brest.

Les [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible]